

LES BRUITS

1

J'ai six ou sept ans, une de mes inventions : tout en fredonnant, j'insère mon chant dans les klaxons des voitures. La superposition de ces deux types de sons signifie pour moi la grande ville. Aujourd'hui, le rêve s'est fait réalité, le vacarme produit par les bruits de la ville me rend fou (surtout celui des perceuses électriques, omniprésent), de toute la nuit je ne trouve le sommeil, en tout cas, j'ai fini par comprendre, non sans mal, que ce que l'on entend par métropole, n'a rien à voir avec la créativité verbale d'un enfant d'un empire agricole.

Le Pékin du début des années 1960 était si calme qu'il ressemblait à un grand village, le matin, on pouvait bel et bien entendre les coqs chanter. En l'occurrence, il s'agissait de celui de la famille Gong, logée au rez-de-chaussée ; s'adaptant aux conditions locales, ces gens avaient créé un potager privatif dans la cour même, en plus de la culture de cucurbitacées et de légumineuses, ils élevaient des poules. Il y avait ce coq, fier comme tout, qui annonçait l'aube chaque jour et me réveillait. Le coq qui lance son cri est pareil au chanteur qui fait ses vocalises — l'auditoire, angoissé, grimpe l'escalier des nuages, s'arrête brusquement, suspendu dans les airs. Les Gong élevaient aussi une dinde, elle glougloutait, tel un vieillard

asthmatique, tout en balançant la peau pendante de son cou. Elle était robuste et apprivoisée, laissant la bande de gamins que nous étions monter à tour de rôle sur son dos ; alors elle avançait, la tête haute, à grands pas.

Je me retourne dans mon lit, et comme je pense repartir pour un petit somme, une nuée de moineaux s'abat sur le toit avec fracas, et de piailler, de picorer le tuyau d'évacuation des eaux en tôle, le faisant résonner avec des bruits caverneux. L'un d'entre eux a un chant plus sonore que celui des autres et bat des ailes avec davantage d'entrain. L'hiver, ce sont les chauffagistes qui commencent à remplir les chaudières de charbon, l'eau chaude circule dans les tuyaux en glougloutant, s'ensuit des bruits d'échappement et des décrépitations dues au heurt entre l'air chaud et l'air froid. J'ai comme la sensation d'être installé au sein d'un immense système digestif et évacuateur.

Puis ce sont des bruits de voix en bas. Des bruits de pas pêle-mêle, identifiables cependant : lourds, ceux des hommes, légers, ceux des femmes, sourds, ceux des travailleurs de force, assurés, ceux des intellectuels ; les personnes âgées lambinent, marquant des pauses, quant aux bruits faits par les enfants, ils sont variés : il y a ceux qui gambadent et ceux qui traînent des pieds — pour user leurs chaussures. Le bruit des vélos est amplifié par le silence du petit matin, les rayons sifflent avec le vent, les pneus font s'envoler le sable et rouler les cailloux, les chaînes cliquettent contre les garde-chaînes, les sonnettes retentissent, aussi assourdissantes que de grosses cloches.

Je me retourne une fois de plus. Je me remets à écouter, au loin cette fois : des chevaux s'ébrouent, leurs sabots glissent sur l'asphalte ; les charretiers vitupèrent, leur fouet claque dans

l'air, les brancards grincent avec les cahots. Le bus 14 passe, moteur ronflant, pot d'échappement pétaradant, le mécanisme pneumatique commandant l'ouverture et la fermeture des portes pousse quelques soupirs, la contrôleuse annonce mollement la station : « Ruelle Liuhai — ».

Vers sept heures vingt-cinq, le maître, Monsieur Li, responsable de notre classe, passe par notre ruelle. Il est grand et élancé, droit comme un « i », le regard fixé devant lui, il file à grandes enjambées, faisant crisser ses chaussures en cuir noir. Il se racle la gorge, tourne la tête et *pfleu!* expédie un mollard. Lorsque j'entends ce bruit de pas et ce crachat, je me lève à la hâte.

2

Quand je suis malade, ou fais semblant de l'être, je traîne au lit. Vers huit heures et demie le facteur, Petit Li, apporte à bicyclette le journal et le courrier. Il freine, descend de vélo, d'un pied il met la béquille et lance d'une voix molle : « Un Tel, un recommandé, prenez votre sceau.¹ »

Le soleil s'élève dans le ciel. Les cris des marchands ambulants se succèdent, sans interruption. Ces cris sont particuliers à Pékin, de toute évidence ces caractéristiques sont liées à la profondeur, à l'étroitesse et à la sinuosité des ruelles ; pour que l'information parvienne aux oreilles de tous les habitants, il faut les étirer, les élargir, mais aussi les moduler. Le débit d'élocution des Pékinois est rapide, les mots sont avalés à en devenir indistincts, héler le chaland constitue donc une rectification

de la langue pékinoise : ralentir l'intonation, l'allonger, accorder à chaque syllabe l'importance qu'elle doit avoir, comme on enfle des fruits caramélisés sur une brochette — clarté, rondeur, accord entre la rime et le ton. Le point crucial, c'est d'avoir du coffre, un pouvoir de pénétration, reprendre son souffle sans changer le son, élever la voix de façon régulière, en un tournemain passer un octave au-dessus, une fois la voix ainsi posée, pas question de redescendre, puis étirer les rimes finales — Zhang Henshui² note dans son *Recueil des bruits de la ville* : « Je suis passé par de nombreux embarcadères dans tout le pays, dans aucun autre lieu les cris des marchands ambulants que j'ai entendus ne sauraient surpasser ceux des vendeurs de Beiping³ en ce qui concerne la complexité et l'harmonie, de jour comme de nuit, par temps froid ou par temps chaud, ils laissent une profonde impression à ceux qui les entendent. »

« Ce qui est en loques, j'achète, chaussures ou chaussettes, j'achète... ». Tel était le cri du chiffonnier, il usait de l'inversion de la phrase pour manifester une confiance en soi propre aux travailleurs du petit peuple, laquelle aurait pu se transformer le cas échéant en assurance toute impériale : « bombe atomique, je risque — ».

Il y avait aussi des formules révélant la vivacité d'esprit et le talent de bonimenteur propres aux Pékinois. Par exemple, celui des vendeurs de pêches plates : « Elle n'est brodée ni par la première demoiselle, ni par la seconde, c'est une pêche à la calotte aplatie par le pied de la troisième lorsqu'elle flânait dans le jardin — ».

« Tofu puant, tofu fermenté, tofu puant de Wang Zhihe — ». Les mots de la réclame étaient simples et clairs, l'étiquetage

des marchandises et l'état du stock étaient bien indiqués ou, comme le disaient les Pékinois : « On annonce ce qu'on vend ». Ce mode de transaction primitif montrait le côté honnête des habitants de la ville, disait que la confiance devait l'emporter, quel que soit le client, petit enfant ou personne âgée, tout au plus se montrait-on un peu vantard, pour l'efficacité de la réclame : « Cette pastèque qui va vous rafraîchir a la chair croquante et grenue — », « le navet c'est mieux que la poire : il pique ? On le change — », « gros kakis tout miel — ».

Ces cris, souvent, étaient accompagnés d'instruments de musique, ainsi, les vendeurs de galettes et de tortillons frits se servaient de bois creux sonore, les montreurs de singe d'un grand gong, les chiffonniers d'un petit tambour en peau, les vendeurs de soupe frappée sucrée de prunes acides eux, avaient deux petites timbales de cuivre qu'ils battaient de haut en bas, faisant s'égrener des sons à la file, tout en criant « coupes glacées ». Sans oublier le « grand diapason » des coiffeurs, il s'agissait d'une tôle qu'ils pinçaient au beau milieu entre leurs doigts, *tsing tsing!* Le son vibrant commençait d'abord par troubler les gens, alors, profitant de ce moment de stupeur, l'homme s'installait et, sans tenir compte de la longueur de vos cheveux, il commençait par vous raser la boule à zéro. « Le rémouleur est là pour s'attaquer à vos couteaux de cuisine — ». Lui, il se servait d'une « tête de fer », il s'agissait de cinq plaquettes de tôle reliées entre elles et qui faisaient *vlan vlan!*

D'en bas montait le cri le plus émoustillant : « Bâtons glacés, trois sous le bâton, cinq sous le bâton — ». Ceux à trois sous étaient aux azeroles, au soja rouge, les autres au lait. Je n'avais que deux sous en poche, je me disais que, si je marchandais

avec la vieille femme, je pourrais peut-être en avoir un aux aze-roles, cassé ou un peu fondu déjà.

Après avoir entendu à la radio le dialogue humoristique « Manière de se comporter pendant le service » par Hou Baolin, Yifan et moi avons bondi jusqu'au magasin de produits alimentaires secondaires de la ruelle Liuhai, nous nous étions mis alors à chanter, à l'imitation d'un extrait de ce dialogue : « En matière de commerce, oui de commerce, politesse est richesse, au comptoir souriez, ne soyez pas ensommeillé, ne restez pas hébété, un commerce comme le vôtre n'est-il pas gage de prospérité ?... ». Nous n'avions pas terminé le couplet qu'on nous avait jetés dehors.

3

Ceux qui insistaient le plus pour partager notre vie étaient les moustiques et toute prévention était inefficace : éventail, serpent, insecticide DDVP s'efforçaient de les tenir à distance, en vain. Les nuits d'été étaient emplies de leur bourdonnement. Le bruit d'un moustique prenant un virage est bien particulier, il a une dureté métallique à laquelle se mêlent rancœur et menace ; si on l'amplifiait dix mille fois on pourrait estimer que le sifflement serait pareil à celui d'un missile poursuivant sa cible. Toutes sortes d'encens antimoustique avaient beau apparaître au moment voulu, les insectes, très vite, s'adaptaient, ils étaient même, comme drogués, en état de dépendance ; ils jouaient les immortels au milieu des nuages, soupiraient d'aise, on les aurait dits en état d'ivresse. En ce

temps-là, il y eut dans *Pékin soir* le dessin humoristique suivant : sous un lit sont placés quatre serpentins allumés, l'occupant du lit est mort asphyxié, un moustique, imperturbable, le pique au nez.

Tenant à la main une tapette à mouches, je suis à l'entrée du magasin de produits alimentaires secondaires de la ruelle Luo'er, je chasse les mouches grâce à un morceau de tête de poisson avariée. Quand j'en tue une, je la saisis avec une pince en bambou et la mets dans un flacon de verre, je compte, encore et encore, je n'ai accompli que les deux tiers de ma tâche ; selon ce qui a été stipulé par l'école, chacun doit exterminer pour le moins cinquante mouches par jour. Ces mouches bourdonnantes, volant à basse altitude, au mépris d'être pulvérisées, foncent sur la tête de poisson, pareilles à un commando de kamikazes japonais.

L'été est le royaume des grillons et des cigales. Le poète suédois Tranströmer a écrit ce vers : « Les grelets frénétiques actionnent la pédale de leur machine à coudre ». Ces petits tailleurs ont raccommodé les jours et les nuits de mon enfance, hantant mes pensées et mes rêves. Au marché Baihuashenchu [des Cent fleurs bien cachées]⁴ du temple Huguosi [de la Sauvegarde nationale]⁵ j'avais acheté un grillon et l'avais mis dans un petit pot en terre cuite, je l'excitais à mordre grâce à un « espion », en l'occurrence une tige de houblon, quand il pensait être gagnant, il secouait ses ailes et chantait. Un jour le couvercle avait été mal remis, le grillon avait disparu, très contrarié, j'avais retourné toute la maison, mais lui était resté caché dans un coin à appuyer comme un fou sur la pédale de sa machine à coudre.

Après la période de petite chaleur⁶, les chrysalides de cigale sortaient de terre et leurs cymbalisations s'élevaient de partout. Cigale dorée, dont le nom scientifique est *Cryptotympana atrata*, et dont le nom vulgaire est « *cacan* ». Jean-Henri Fabre dans ses *Souvenirs entomologistes* explique que, dans la chambre sonore, à l'arrière des ailes, se trouve une « cymbale ». Pourtant l'insecte ne s'en contente pas, à l'abdomen, il dispose en plus d'une membrane qui permet d'amplifier le son. Pour satisfaire sa passion de la musique, la cigale consent vraiment à un grand sacrifice. Dans un coin de l'abdomen « sont relégués, réduits au strict indispensable, les organes dont ne peuvent se passer la propagation de l'espèce et la conservation de l'individu. »⁷ En fait, elles sont carrément créatrices de bruit. À Pékin, elles faisaient un vacarme du diable, plus il faisait chaud, plus cela les mettait en verve, et vous, vous en aviez la tête à l'envers. Avec les autres enfants de l'immeuble nous allions engluier les cigales. Nous préparions d'abord de la farine que nous mouillions pour former du gluten, nous le placions à l'extrémité d'une perche de bambou, et celui de nous qui savait grimper aux arbres escaladait jusqu'à la fourche des branches. La cigale ainsi engluée tremblait de tout son corps, elle ne pouvait plus y aller de sa fanfare.

À la mi-automne, les cigales quittaient la scène, et les criquets faisaient leur entrée, tout pimpants. Les marchands ambulants de criquets apparaissaient alors au coin des rues, ils n'avaient pas besoin de crier, les stridulations des insectes étaient leur meilleure réclame. Comparées à la cymbalisation des cigales, elles étaient très mélodieuses. Les bestioles étaient assez plaisantes à regarder, on aurait dit des extraterrestres :

une face bleue, un abdomen rosé, des ailes pourpres. Ils étaient enfermés dans des cages en lanières d'écorce de bambou tressées, ils étaient satisfaits de leur sort, chantaient jusqu'à ce que la neige emplisse le ciel.

4

Une fois entré chez les Jeunes pionniers⁸, le grade le plus élevé que j'aie jamais pu obtenir a été celui de vice-chef de détachement (insigne à une barrette), c'était presque une honte, car même mon cadet était chef d'un détachement moyen (deux barrettes). Heureusement, j'avais été choisi comme tambour, et cela m'avait rendu fou de joie. De toute évidence c'était en raison de ce film soviétique que j'adorais : *Le destin du tambour*. Le père du jeune garçon Seriozha, un ingénieur, pour avoir perdu des documents confidentiels, est arrêté et mis en prison. Un espion déguisé en vieux combattant de l'Armée rouge profite d'un moment d'inattention pour faire intrusion, il est démasqué par le jeune garçon qui, avec courage lance l'offensive contre l'ennemi...

Je jouais du tambour à timbre des fanfares de l'armée, la bretelle en cuir en travers de la poitrine, les baguettes dans les mains, gants blancs, chemise et pantalon blancs et, en surplus, le foulard rouge — Zhao Zhenkai le jeune tambour, voilà un titre qui en jetait ! À première vue, cela semble facile de jouer du tambour, mais pour celui qui s'y connaît, tel n'est pas le cas, les battements sont complexes et changeants, les sons clairs et agiles, tout évoque un coursier lancé au grand galop.

Mon problème était que je manquais de coordination, je ne pouvais pas faire deux choses à la fois, en fait de fin coursier, à m'entendre on aurait plutôt pensé à deux ânes estropiés tirant une meule. Guidé par l'esprit même qui animait Seriozha, je m'entraînai dur à la technique de base, n'ayant d'ordinaire pas de baguettes, je les avais remplacées par des crayons ou par mes propres doigts, c'était devenu un geste obsessionnel, je m'exerçais partout : sur le pupitre en classe, sur les portes, les vitres, la pelle à ordures, et même sur les bus, *ran ran* et *ran plan plan* — au bout de trois semaines environ, les deux ânes boiteux avaient fini par quitter la meule, mais ils continuaient à aller cahin-caha.

Au rythme des sons du tambour, sur les pas de Seriozha, j'élevai ma vigilance de classe. Je m'aperçus que la rue entière était occupée par des individus louches, que notre immeuble était carrément un QG d'espions. Fier d'être tambour, je ne saluais pas à la légère quelque ennemi potentiel. Un jour, je rencontrai près du temple de la Sauvegarde nationale frère aîné Long, catalogué droitiste. Voilà qu'il était là à regarder à droite et à gauche, l'air affolé ; à tous les coups, il attendait d'entrer en contact avec un espion taiwanais. Je me cachai derrière un arbre, puis le suivis dans la ruelle. Dans l'escalier, je constatai que la poche arrière sur ses fesses était toute gonflée, à coup sûr il s'agissait d'un pistolet...

Il restait une semaine avant la cérémonie, je m'entraînais encore plus durement, même en rêve je jouais du tambour. Les deux ânes estropiés finirent par se fondre en un seul qui se mit à courir au petit trot mais, somme toute, on était encore loin du galop d'un cheval.

Le jour du défilé, alors que je mettais mon instrument en bandoulière, attendant fin prêt, j'entendis soudain un roulement de tambour, j'écoutai attentivement, c'était en fait mon cœur qui battait la chamade. Sur un ordre donné, avec trois autres tambours, je m'avançai vers la scène en jouant des baguettes. Alors que je montais les marches de l'escalier accédant à l'estrade, mon instrument glissa du crochet qui le retenait et tomba au sol avec fracas, ce qui eut pour effet de déclencher l'hilarité générale. Avec des gestes désordonnés je ramassai le tambour, puis ce furent des battements vigoureux qui incitèrent mes autres compagnons à me suivre dans la mauvaise voie, en une pagaille totale. Là s'arrêta mon destin de jeune tambour.

5

En face de notre immeuble, il y avait une petite filature, il ne s'y passait jamais rien. Je me souviens que, l'année de mes onze ans, des journaux muraux⁹ furent placardés à l'intérieur, accusant le contremaître d'être un voyou. Avec les copains de l'immeuble, nous nous fauflâmes dans l'atelier pour profiter du spectacle. À l'époque je ne connaissais pas tous les idéogrammes inscrits, et quand j'en reconnaissais, je ne comprenais pas toujours bien leur sens, par exemple, les mots « chambre du lait »¹⁰, me donnait matière à réflexion : dans quelle partie du corps humain se cachait cette chambre mystérieuse ?

Au milieu des années 1960, sous les appels à « saisir la révolution à bras-le-corps et accélérer la production », l'usine

s'agrandit, le nouvel atelier empiétait sur la rue qui se retrouvait pleine de boue et de sable ; qu'on fût à pied ou à vélo, il fallait faire des détours pour passer. L'usine ouvrit toutes les fenêtres du toit, ce fut comme si une centaine de haut-parleurs criaient pour se faire entendre de nous. L'été, avec la chaleur, si on ouvrait les fenêtres, il fallait hurler au travers de la maison pour se parler. Le vendredi était jour de repos à l'usine, tout était si calme qu'étrangement on ne savait plus où en était, au point d'avoir du mal à s'endormir et de n'espérer plus qu'une seule chose : la reprise rapide du travail. Comme si cela ne suffisait pas, au-dessus du vacarme des machines, les deux factions de l'usine avaient installé chacune un haut-parleur qui lançait des appels à la révolution sur une fréquence plus élevée encore.

Yifan s'était mis au japonais, il traduisait des documents dans cette langue tout en poursuivant son apprentissage. Il me dit que les nuisances sonores se calculaient en décibels et que, selon les normes internationales, celles de l'usine se situaient au-delà de quatre-vingt-dix à cent décibels ; au mieux, l'audition pouvait en être affectée, au pire, on risquait de perdre l'ouïe. Il écrivit une lettre de plainte, mais à qui la remettre ? Si cela tournait mal, on pouvait vous accuser de perturber les grandes orientations de la révolution. Heureusement, les premières victimes de la perte de l'ouïe furent dans les vieilles femmes de la « Brigade aux petits pieds chargée de dépister les malfaiteurs »¹¹ ; au départ, elles étaient déjà dures d'oreille, cette fois, elles étaient devenues tout bonnement sourdes comme des pots : à nous les chants à tue-tête, les déclamations de poèmes, les polémiques véhémentes. C'est

ainsi que les nuisances sonores devinrent pour nous un écran protecteur.

Une nuit du début de la Révolution culturelle, avec un camarade de classe nous passions à vélo par Ping'anli. L'heure était avancée, aucun bruit humain. Soudain une dizaine d'ânes surgirent dans la rue, derrière eux, un paysan, il les conduisait vers l'ouest. Mon camarade me dit que, tous les jours, des ânes entraient ainsi dans Pékin au beau milieu de la nuit, venus du district de la porte Dahongmen [la Grande porte rouge]¹² dans la banlieue est, et que leur destination était le zoo. J'en restai coi, puis demandai ce qu'on en faisait. Il me répondit en riant qu'on les expédiait là-bas pour les dépecer sur place afin de nourrir les fauves le lendemain. Dès lors, et pendant longtemps, chaque jour, au milieu de la nuit je me tournais et retournais dans mon lit, prêtant l'oreille aux bruits désordonnés des sabots des ânes. Certainement ils pressentaient le triste sort qui les guettait, tout comme le jeune tambour, ils réglèrent leur pas, allant résolu à la mort.